

# LA PLUME

Revue Littéraire & Artistique

NUMÉRO 4.

1<sup>er</sup> JUIN 1889.

## PAUL VERLAINE

Le nouveau livre de M. Paul Verlaine : *Parallèlement* (1), n'ira pas sans soulever autour de lui bien des clameurs, et l'on en profitera, je le crains, pour parler, encore une fois, beaucoup plus de l'homme que du Poète. Il serait intéressant cependant de marquer les évolutions d'une âme qui a pu s'exalter jusqu'au mysticisme ardent de certaines pièces de *Sagesse*, et descendre les degrés d'une expérience aussi dangereusement perverse que celle qui aboutit aux sensations notées sous ces titres : *Amies et Filles*. On verrait alors que même aux heures les plus sincères de sa conversion, M. Verlaine est demeuré païen, que la Vierge et Jésus vivent pour lui d'une vie humaine, qu'ils ont un corps comme le nôtre, un regard et une voix dont la douceur le charme et le séduit. On verrait aussi qu'au milieu de la plus cruelle de ses expériences, lorsqu'il abdiquait sans regrets toute la dignité de son cœur et de sa chair, l'homme de foi demeurait entier dans le libertin. Complexité singulière qui fait que le Poète a devant un corps de femme — corps souillé par toutes les luxures — les mêmes agenouillements pieux, les mêmes murmures dévots que devant l'autel où il communiait jadis ! On verrait que son cœur est en proie à une dualité terrible : l'Amour et la Haine, et cela éclairerait du même coup bien des choses de son Œuvre et de sa Vie, demeurées obscures, et contre lesquelles, à tort, on s'est tant élevé, car il ne faut jamais, selon la formule de Spinoza : « Ni pleurer, ni s'indigner, mais comprendre. »

Je voudrais aborder maintenant toute une partie de l'œuvre de M. Verlaine à laquelle, par le plus inintelligent des dédains, nul critique n'a daigné s'arrêter. Poète, on l'a tour à tour couvert de fleurs et traîné sur la claie. Il est de lui des pièces que tout apprenti de Lettres connaît et récite à qui veut les entendre, et pas un cénacle ne s'est tenu ces dernières années où ce vers n'ait été longuement acclamé :

*Les hauts talons luttaient avec les longues jupes.....*

Prosateur, M. Verlaine a connu tous les déboires, toutes les amertumes. C'est à peine si, de loin en loin, quelques désœuvrés ont jeté les yeux sur ces pages où il a cependant mis quelque chose de lui, le meilleur peut-être de son cœur et de son

esprit. Pour qui veut le connaître tout entier dans sa délicatesse et sa bonne foi, son cynisme et sa naïveté, il est nécessaire de lire ces deux courts volumes où se retrouvent encore les deux influences — que j'ai notées ailleurs (1) — de Baudelaire et de Poë. sur M. Verlaine.

De Poë il tient certain goût de l'horrible et du grotesque, le pouvoir de traduire dans toute leur intensité les affres des cauchemars et les visions voilées de brume qui se lèvent devant nos yeux pendant le sommeil. De Baudelaire certaine ironie, certain goût du paradoxe et du *mot*. Quant à la façon de sentir et de rendre elle est bien sienne, et nul n'a comme lui, excepté peut-être M. Huysmans, dépeint les aspects de faubourg et les coins populaires de la Grande Ville. Sa description a quelque chose de la simplicité des Primitifs. Il ignore ou ne daigne pas connaître les raffinements du *style artiste* et de cette naïveté même résulte quelque chose de très neuf et de très pittoresque qui doit produire sur les nerfs, par trop sensibles, des derniers initiés, une impression analogue à celle que nous donne la vue d'une image d'Epinal. C'est ainsi qu'il écrit :

« L'humble cabaret d'autrefois est plein de soleil couchant, la chaude lueur allume les vitres, danse sur le carrelage de briques rouges, crible d'étincelles sanglantes les faïences peintes du dressoir de chêne à plaque de cuivre, et vient jusque sur la table où je rêve, les mains au menton, empourprer la bière noire dans la grande chope. »

Ou encore :

« Entre autres ridicules végétait sous notre regard un petit jardin composé d'une allée, d'un arbre et d'une corde à faire sécher le linge, ou pour le moment fumait dans la lumière blanche un drap humide qui nous sembla sale. Au-dessus d'un petit pavillon dont nous ne voyions que le toit plat de zinc, un magot de la Chine, en fer, peint de toutes les couleurs, tournoyait au vent encore frais, et tirait une langue que les pluies de plusieurs saisons avaient absolument déteinte et faite luisante comme une aiguille, quoique rouillée. »

S'il vous faut maintenant un contraste, qui vous fasse mieux goûter la saveur quelque peu rude de cette peinture toute en traits simples et en teintes plates, prenez ces quelques lignes, « à la mémoire d'un ami. » Sous le charme de l'évocation, grâce aussi peut-être à l'émotion qui fait trembler son cœur et sa plume, le style de l'écrivain s'est assoupli, et sur ce dernier tableau flotte

(1) Léon Vanier, éditeur, Paris.

(1) M. Paul Verlaine, Etude. *Petite Revue* du 1<sup>er</sup> février 1888.

un brouillard indécis que je comparerais volontiers à la patine du temps :

« A cette même table de café où nous avons causé si souvent face à face, après douze ans, — et quelles années ! — je viens m'asseoir et j'évoque ta chère présence. Sous le gaz criard et parmi le fracas infernal des voitures, tes yeux me luisent vaguement comme jadis, ta voix m'arrive grave et voilée comme la voix d'autrefois. Et tout ton être élégant et fin de vingt ans, ta tête charmante (celle de Marceau plus beau), les exquises proportions de ton corps d'éphèbe sous le costume du gentleman, m'apparaît à travers mes larmes lentes à couler. »

Ailleurs vous trouverez chez M. Verlaine le sens du comique poussé parfois jusqu'à la charge, comme dans « Bons Bourgeois », courte nouvelle empreinte de la plus amère ironie et dont le mot final n'eut pas été désavoué par Monnier. On tire les rois chez les Beautrouillard. Ils sont sept, le père et la mère, deux filles et leurs maris, plus une vieille demoiselle de la campagne. « Qui a été Roi ? Reine ? Qu'importe, hélas ! Car voici qu'on parle littérature, *oui !* et l'on ne s'entend pas. » La scène tourne à l'aigre, les assiettes volent, « clic ! clac ! la suspension a péri ! » Puis, lorsque tout s'est apaisé :

— « Mademoiselle, dit Madame à la parente de la campagne, agréez toutes nos excuses. CELA N'ARRIVE JAMAIS. »

Si maintenant nous prenons les deux seules Nouvelles de longue haleine que M. Verlaine nous ait encore donné : *Louise Leclercq* et *Pierre Duchatelet*, nous le retrouvons avec ses qualités de peintre correct et sobre auxquelles il adjoint, pour cette fois, une science réelle de l'observation minutieuse des petits faits journaliers dont se trouve remplie l'existence des humbles. D'ailleurs il en a senti lui-même toute la monotonie implacable et la mélancolie sans fin :

« Il n'y a guère de tristesse plus lourde que la pensée de vivre dans ces énormes maisons de plâtre, à cinq et six étages, avec leurs innombrables volets gris comme des poitrines de squelettes à plat sur le blanc sale du mur, de l'ancienne banlieue parisienne. »

C'est par ces lignes dont il a peut-être exagéré le ton de morne lassitude et d'amer dégoût, que M. Verlaine entame la simple histoire de Louise Leclercq, fille de petits commerçants de cette rue des Dames « dont l'aspect général est mesquinement bourgeois, cossu pauvrement, rangé, chic, mais propre autant que possible en dépit des ruisseaux taris, des bouches d'égoûts insuffisamment étroites, et des bornes-fontaines ridiculement rares. » Malgré la surveillance active de ses parents, honnêtes épiciers de l'endroit, Louise est séduite par un calicot du voisinage : Léon Doucet, « suffisamment éduqué dans le chic et dans le toc. » Tous deux s'enfuient à Bruxelles sans que Louise ait trouvé autre chose pour avertir et du même coup consoler ses parents, que ces mots où l'égoïsme de la femme amoureuse s'étale féroce :

— *Je pars. Rassurez-vous. Je suis et serai heureuse. Prenez pour les écritures M<sup>lle</sup> Moreau.*

*C'est une bonne femme qui me remplacera avantageusement. Votre fille qui vous embrasse,*

*Louise.*

Les amoureux vont avoir un enfant, là-bas. Puis un matin la pensée de ses parents frappe Louise et, après quelques jours d'hésitation, prend le train de Paris, laissant Léon « triste à mourir, mais calme et comme vaguement espérant. »

Rentrée rue des Dames, un garçon lui apprend que son père est mort depuis six semaines d'une attaque d'apoplexie foudroyante et que sa mère, depuis ce temps, n'a pas quitté le lit. Deux mois après, Louise perd sa mère et elle retourne à Bruxelles près de Léon « devenu un homme intelligent » et « pour toujours reconnaissant à sa femme. » Elle, c'est la bonne chrétienne, la mère par excellence, l'épouse aimante et la femme forte, en un mot l'unième sur mille. »

Ces dernières lignes, qu'on dirait tirées de la *Morale en Action*, terminent la Nouvelle qui ne vaut à mon sens, que par les quelques pages où est décrite la vie plate et grise, ruminante même, des petits bourgeois. Le reste demeure supérieur encore par la simple analyse de caractères déjà fort simples par eux-mêmes. Ça et là le doctrinaire montre l'oreille et l'on peut lire en quelque endroit du volume, cette déclaration qui fait sourire : « Les Annales de la *Propagation de la Foi*... merveilleux recueil... inestimable trésor « historique et géographique qui formera plus tard le livre certainement le plus important à tous égards de ce siècle. »

*Pierre Duchatelet*, la seconde nouvelle du volume, est de toutes les œuvres en prose de M. Verlaine celle qui mérite d'être placée au premier rang. Il y a, dans le récit de ce délaissé, des pages toutes vibrantes d'une douleur sincère et vécue, soufferte pour mieux dire. Comme cadre, Paris aux derniers mois du siège. De sorte que l'œuvre entière est comme imprégnée d'un parfum de tristesse dont l'arôme est si pénétrant qu'il fait couler les larmes.

Il y a du reste une analogie entière entre cette nouvelle et la pièce « *Guitare* » que l'on lira plus loin, et l'on retrouve dans la prose de M. Verlaine la même fureur exaspérée et cependant contenue qui, dans ses vers, s'exalte jusqu'à la pensée du crime.

♦♦

En somme, pour minces qu'ils soient, ces deux volumes (*Louise Leclercq* et *Mémoires d'un Veuf*) suffisent à nous révéler en M. Verlaine un prosateur nullement indigne du Poète, auquel ses adversaires mêmes ont volontiers reconnu du génie. Qu'il réalise donc ce vœu formellement exprimé par lui plusieurs fois déjà, de parfaire ce qu'il appelle trop modestement sans doute « de courts essais. » Il pourra même, si le sort ingrat lui en laisse les loisirs, y ajouter encore, et permettra ainsi aux critiques de l'avenir d'établir de curieux rapprochements entre son génie de Poète exquis, épris de musiques rares et d'indéfinissables nuances, et son remarquable talent de nouvelliste dont, par un singulier hasard en cette nature complexe, la simplicité fait tout le mérite, tout l'éclat. Et pour ceux auxquels il est facile de

lever les masques et de saisir les allusions, nombreuses en son œuvre, pour ceux-là mêmes auxquels il est facile de lire au travers de sa pensée jusque dans sa vie, il laissera le souvenir d'un homme dont l'unique passion fut, encore malgré tout, celle des Lettres, et qui, quoi qu'on en ait pu dire, valait mieux que sa destinée !

GEORGE BONNAMOUR.

## L'IMAGE

(SONNET)

*Mujeres atrevidas  
Aniquilan las vidas.*

Les femmes impudiques  
font perdre la vie....

(PROVERBE ESPAGNOL).

*L'image de la gueuse est toujours dans ma tête !  
Elle est dans mon cerveau comme dans sa maison ;  
Un seul de ses regards a chassé ma raison,  
Éparpillant au vent mes rêves de poète.*

*Ma douleur fut longtemps sainte, longtemps muette ;  
Longtemps, les yeux fixés sur un autre horizon,  
Vaincu mais non dompté par une trahison,  
J'ai retenu mes pleurs et caché ma défaite...*

*Eh bien ! je me révolte à force de souffrir :  
Si Dieu qui fit le mal ne veut pas le guérir,  
S'il ne peut expulser l'impitoyable estampe,*

*Il me reste un moyen : Je pose sur ma tempe  
L'arme qui m'affranchit, et, d'un petit coup sec,  
Je fais sauter l'image et la cervelle avec !*

Juin 1889.

LOUIS LE DAUPHIN

## MINARET ET CLOCHER

*A mon ami Léo d'Orfer.*

Tlemcen, l'ancienne reine du Mar'zeb, la Pomaria de la Mauritanie césarienne, assise à mi-flanc de la montagne que couronne d'un diadème les rochers de Lella-Seti, sommeille, sultane indolente, drapée dans son haic immaculé, sous le soleil de midi, et les pieds posés sur le coussin de verdure que forme, au-dessous d'elle, la forêt de figuiers et d'oliviers qui l'entoure.

Au-dessus de la pittoresque cité plane un ciel bleu d'une étincelante magnificence. Aucun nuage n'en ternit l'azur limpide. L'astre du jour, comme un globe sublime, suspendu à la voûte éternelle, verse à pic ses rayons verticaux sur les minarets multicolores, les dômes des mosquées, les clochers aux flèches aériennes, les terrasses des maisons mauresques et les murs blancs qui sillonnent, labyrinthe de pierre, l'intérieur de l'enceinte de la ville.

A l'entour s'étend la fertile plaine de la Saf-Saf, traversée par une multitude de ruisseaux

qui rutilent dans la campagne parsemée de villages romantiques, enfouis comme des nids dans la verdure. La ville, la plaine, les villages, les bois enveloppés dans un cercle de montagnes bleuâtres dont les formes bizarres ou les croupes arrondies découpent le ciel à l'horizon, tout nage dans une atmosphère dorée, si éblouissante, que le regard en peut à peine supporter l'éclat.

Tout à coup, au milieu du silence de cette heure solennelle que trouble parfois le cri d'un aigle ou celui d'une cigogne, un homme apparaît vêtu de blanc, semblable à un fantôme ou à un génie, sur le bout du minaret d'Agadir (1), situé au sud de Tlemcen et sur la route qui mène à Bou-Médir, ville sainte arabe, placée comme l'aire d'un oiseau de proie, au sommet d'une montagne coupée à pic, et qui, de ce lieu élevé, commande tout le pays environnant. Aussitôt la voix de cet homme, un muezzin (2) de la mosquée, s'élève forte vers le ciel, criant aux quatre points cardinaux la profession de foi du croyant musulman : — Allah est le seul Dieu et notre Seigneur Mohamed (3) est le Prophète de Dieu !

Il y a dans cette scène si simple et si vulgaire, dans l'accent et dans les gestes inspirés de cet homme élevé dans les airs, et proclamant sa foi à la face de l'univers prosterné à ses pieds, quelque chose de profondément touchant et de naïvement sublime qui saisit l'âme violemment et l'emporte vers les régions éthérées. La majesté grandiose du merveilleux panorama qui l'environne de toutes parts, ce chétif perdu dans la nue, n'est peut-être pas étrangère à cette émotion, irrésistible et troublante !

Au même instant, où le religieux mahométan éparpille dans l'espace les rauques versets des Sourates du Koran, s'animant soudain d'un zèle pieux, le clocher de l'église catholique se met également à tinter l'Angelus.

Ce carillon, qui, sonnant deux ou trois fois par jour, depuis quarante ans, doit être quelque peu familier aux oreilles musulmanes, cause néanmoins, au prêtre d'Allah, un soubresaut si violent qu'il manque de tomber, par dessus le balcon du minaret.

Interrompant sa prière et se tournant vers la flèche dentelée qui continue, inconsciente, à égrener dans l'air pur et recueilli les notes vibrantes de sa voix d'airain : « Cloche infernale d'un culte d'idolâtres (4), sois maudite ! s'écrie-t-il, avec des gestes de fureur impuissante et grotesque. — et que la malédiction du vrai Dieu soit aussi sur les « chiens » qui répondent à ton appel !

Et pourtant le soleil impassible éclaire sans distinction, de la même lumière, les monuments sacrés des deux religions !

Hommes ! serez-vous toujours sourds et aveugles, malgré vos yeux et vos oreilles ?

(1) Agadir est une des deux parties de l'ancienne Tlemcen.

(2) Muezzin, crieur des mosquées.

(3) Mahomet. Les Arabes disent « Mohamed. »

(4) Les Arabes nous appellent ainsi parce qu'ils prétendent que nous adorons les statues de nos temples. Ils nous nomment aussi à cause de cela : adorateurs de morceaux de bois.